LE RÊVE
DE
LA PEUR,

PAR BONIFACE L'EVEILLÉ.

Puisse mon rêve être toujours un songe !

A PARIS.

Chez les Marchands de Nouveautés.

AN VII DE LA REPUBLIQUE.

AVANT-PROPOS.

Ami lecteur ! j'avais fait mon rêve long-temps avant l'heureuse crise qui nous a délivré de nos perfides dictateurs. Cet agréable réveil m'avait fait oublier et mon songe et sa publication. Je n'aime pas à attaquer les morts ; mais tant que les dilapidateurs continueront à braver l'indignation publique, tant que leur impunité sera un objet de scandale pour les républicains, on ne doit pas craindre d'arracher les derniers masques dont ils se couvrent encore. Puissent des plumes éloquentes, des orateurs courageux, dévoiler leurs turpitudes et tellement mettre à jour leur trahison, que la loi les atteigne et venge enfin les malheureux soldats qu'ils ont fait égorger !

LE RÊVE
DE
LA PEUR.

C'EN était fait et le Germain vainqueur,
Le vilain Russe et l'Anglais imposteur,
Avaient conquis la malheureuse France,
Grace à l'orgueil, à la sotte ignorance
De nos docteurs qui ne surent jamais
Faire la guerre ou terminer la paix. (1)
Le prétendant, ses prêtres, sa noblesse
De nos badauts excitaient l'alégresse;
Le lis superbe était de toutes parts
Sur les débris de nos bonnets épars;
La sainte messe et la bruyante cloche,
Les parlemens, la subtile bazoche,
Les moines gris, les puants capucins,
Les prêtres noirs, cordeliers et nonnains
Avaient chassé de nos saints presbytères
Les ennemis du culte de nos pères;
Sur sa maison chacun tremblant pour soi,
En lettres d'or traçait : *vive le roi !*
Nos chefs Titus, à la nuque tondue,
Avaient repris la perruque touffue;
Nos chansonniers, faiseurs de madrigaux,
Chantaient déjà leurs protecteurs nouveaux;
Sur nos tréteaux mille pièces nouvelles
Vantaient *Louis* et ses *sujets* fidèles;
De *Marius* on déchirait l'auteur,
Pour couronner *Adrien l'empereur*... (2)
ON affichait la royale amnistie :
Sot qui la croit et plus sot qui s'y fie ! (3)
Car dans le fond des cachots souterrains

On renfermait tous les républicains.
Je fus du nombre, un vieux porte-tonsure
Me reconnaît, se venge avec usure;
Hélas! j'avais, dix ans auparavant,
A lui, chrétien, parlé d'un sacrement
Et de la messe avec irrévérence;
J'avais vanté l'aimable tolérance:
C'en était trop pour le prêtre endurci,
Il me promit que je serais roti.
Dans les cachots aussi-tôt il me traîne
En me vantant sa charité chrétienne.
Un gros geolier, ci-devant procureur,
En me voyant épanouit son cœur;
C'est un de plus, allons bravo mon père!
Le nombre croit, et nous pourrons, j'espère,
Un beau matin pendre tout doucement
Ces ennemis de notre roi puissant.
Allons, coquin, va trouver tes confrères,
Dit le geolier, aux aimables manières.
Et, dans l'instant, une escorte d'huissiers,
Vingt porte-clefs savants dans leurs métiers,
A la voix rauque, au visage terrible,
Très-brusquement dans la prison horrible,
Me font entrer et ferment les verroux.
C'EN est donc fait, sort cruel et jaloux!
Dis-je en moi-même: ainsi, l'ami des hommes
Est donc puni dans le siècle où nous sommes!
Vertu! Patrie! êtes-vous de vains mots!
Et ce bas monde est donc fait pour les sots!
D'UN gros siflet l'éclatante harmonie
Vint me tirer de cette rêverie;
Des cordeliers un sale et lourd portier,
Dans nos prisons le maître guichetier,
Donnait ainsi l'avis à son escorte;
A ce signal s'ouvrait certaine porte.
Alors chacun de ces pauvres réclus
Pouvait se voir pendant une heure au plus,
Et dans les cours se promener sans gêne.
Ainsi le veut la charité chrétienne,
Du nouveaux roi présent doux et flateur,

Et par effet et son bon petit cœur ;
Car lorsqu'un roi n'est pas toujours barbare,
On vante à tous sa bienfesance rare.

Je vis bientôt mes tristes compagnons
Qui dans les cours venaient par pelotons.
O mes amis ! quelle fut ma surprise !
Je crus d'abord que c'était par méprise
Qu'au milieu d'eux je me voyais ainsi ;
D'étonnement je fus si bien saisi
Que je ne pus en les voyant parraître
Ouvrir la bouche et me faire connaître ;
Et j'attendis qu'ils fussent tous venus ;
Au premier groupe aussi-tôt j'apperçus
Certains banquiers dont la féconde bourse (4)
Avait servi d'une utile ressource ;
C'était vraiment très-curieux de voir
Leurs gros soupirs, leur profond désespoir.
Mais, vainement, ils attendaient leur grace,
Ils ont un tort qu'aucun regret n'efface ;
Et leur fortune est un crime assez grand
Pour irriter un roi compatissant.

Riches nouveaux dont la sotte impudence
De nos marquis égale l'insolence, (5)
Formez des vœux pour les Russes vainqueurs ;
Soyez d'un roi les sots provocateurs ;
Vantez-nous bien sa royale tendresse,
Cachez votre or, gardez votre richesse,
Le cher *Louis* saura bien les trouver
Et son amour qui veut vous éprouver,
Pour oser mieux sans remords vous les prendre,
Royalement viendra vous faire pendre.

Je vous ai dit, lecteur, qu'en nos prisons
Les détenus formaient des pelotons ;
Car le malheur n'a point réduit encore
L'entêtement, la fureur qui dévore
Tous les partis chez nos républicains.
Là, je voyais les fervens *jacobins*,
Les *modérés* de toutes les espèces
Et les *feuillans* dans d'affreuses détresses ;
Le *clichien* supputant gravement

Tout ce qu'il fit pour son cher prétendant;
Tel directeur, dont la surprise extrême
Se peignait bien sur son visage blême;
De nos conseils les *ardens*, les *ventrus*;
Les courtisans dans leur espoir décus;
De feu Louis les juges, les sectaires,
Et de *Duval* les nombreux émissaires.
Tout était pris et sans distinction,
Chacun tâtait de la réclusion.
Là, j'apperçus le défunt directoire,
Triste et pensif, comme vous pouvez croire:
Le souvenir de ses nombreux faux pas,
Augmente encore son cruel embarras.
Je m'approchai du petit *Revsillère*,
J'avais haï sa manière arbitraire,
L'entêtement, la ridicule peur
Qu'il eut toujours de l'affreuse terreur.
Je n'aimais pas les plates homélies,
Les contes bleus, les sotes rapsodies
Qu'on inventa pour faire impunément
De faux complots préparés gauchement,
Et j'aurais pu, par ce juste reproche,
Au directeur signaler mon approche.
Je le plaignis; il était malheureux!
Et je cherchai de ses regrets affreux
A détourner la cruelle amertume.
Ah! dit Lepeaux, le désespoir consume
Mon cœur navré des faux pas que j'ai fait,
L'affreuse mort est mon plus doux souhait!
Ah! mon ami, combien notre ignorance
Fera verser de larmes à la France!
Que n'ai-je mieux écouté les avis
Qu'on me donnait et que j'ai peu suivis:
Culte chéri! Théophilantropie! (6)
J'avais tout fait pour te voir établie,
Je ne songeais qu'à toi, qu'à ton honneur,
Et je voulais être ton fondateur.
A des savans, aux fertiles paroles,
J'en confiai les belles paraboles.
Oui! je croyais que ma religion

Enchanterait la grande nation,
Que la beauté de sa douce morale
Dans l'univers détruirait le scandale
Que cause à tous l'absurde crucifix,
La sote messe et les turbans transis.
Confuscius a causé mes disgraces;
Oui, j'espérais, en marchant sur ses traces
Ainsi que lui, par la postérité,
Me voir porter à l'immortalité.
Je consolai ce pauvre camarade,
Et je plaignis un esprit si malade.
Mon cher ami, me dit alors *Merlin*,
Je te connais, tu fus toujours malin;
Tes fictions, ta mordante satire,
Dans certains tems me firent assez rire;
Avec regret je te vis contre moi
Quand je voulus faire le petit *roi*.
Combien alors de ta plume fertile
J'aurais payé l'ingénieux stile! (7)
Chacun le sait, dans mes vastes desseins
Je fus profond pour ces petits moyens.
Hélas! trop tard j'en ai connu le vide;
Contre le sort trop inutile guide;
Ils m'ont conduit dans ce lieu de douleur
J'ai préparé notre commun malheur;
Pour gouverner je croyais tout facile,
Et par malheur je me crus trop habile;
J'imaginais réparer tant de maux
En supprimant quelques mauvais journaux;
Destituons, ce mot rempli de charmes
Semblait devoir prévenir nos alarmes,
Ce mot semblait à prononcer si doux,
Qu'à chaque instant il était *dit* par nous.
Nous brouillons tout en croyant tout construire,
Et pour bâtir nous cherchions à détruire;
Je me croyais si fort et si puissant,
Que j'en étais quelquefois insolent. (8)
Jours de grandeur, trop agréables songes!
N'êtes-vous plus que de cruels mensonges?
Et faut-il donc expier aujourd'hui

La folle erreur qui m'avait tant sédui ?
De notre orgueil l'insolence mutine
A désolé la pauvre Cisalpine ;
D'un ton de maître, en petits Empereurs,
Nous avons su, par nos ambassadeurs,
Des alliés nous mériter la haine ;
Et d'un *Trouvé*, l'insolence hautaine,
Semblait, alors, dans les plus sots excès,
Craindre toujours et n'en pas faire assès; (9)
Du cher *poupon* louant la politique,
Nous l'avions cru le diplomate unique ;
Lorsque *Rivaud*, ardent à l'imiter,
Sut mieux encor nous faire détester.
De tant de maux, hélas ! le poids m'accable,
Assez déjà mon sort est misérable,
Dispensez-moi de rien dire de plus :
De tant d'écarts, de superbes refus,
Le long récit serait trop lamentable,
Je sais assez combien je fus coupable,
Mais le malheur aura des droits sur vous
Et vous aurez encor pitié de nous.
OUI, vos remords ont des droits sur mon ame ;
Le sentiment que la douleur réclame,
Jamais envain n'aura fait des efforts ;
Le repentir efface bien des torts,
Et le malheur éteint toutes les haines.
Je sais vous plaindre et partager vos peines ;
Car dans ces lieux je ne me souviens pas
Que tout puissants vous fûtes des ingrats.
Je m'éloignai gémissant en moi même,
Sur leurs regrets, sur leur douleur extrême ;
Hier puissants ! aujourd'hui dans les fers,
Ainsi l'on voit dans ce vaste univers,
L'affreux destin, en se jouant des hommes,
Nous balloter malheureux que nous sommes
JE visitai mes autres compagnons :
Je vis d'abord tous ces grands fanfarons,
Propagateurs de leur patriotisme,
Dont l'arrogance en plus d'un barbarisme
En s'érigeant en modernes Brutus,

Sur vingt journaux étala ses vertus ;
Ils étaient *cois* dans la plus grande humblesse;
Rien n'égalait leur affreuse tristesse.
L'ami *Prudhomme* était au milieu d'eux, (10)
Battant ses flancs pour être courageux,
Ce rédacteur, manipuleur de crimes,
Paraphrasant les noms de ses victimes,
Essaye envain de leur parler français ;
Trop ignorant pour réussir jamais,
Il leur faisait de nombreux *pata-qu'est-ce.*
Je m'éloignai de cette pauvre espèce
Et bien surpris, je fus appercevoir,
Non loin de là nos hommes à savoir :
De l'institut la légion savante
Se trouvait-là bien humble et bien tremblante :
Transis d'effroi, ces malheureux savans
Eussent voulu des brevets d'ignorans,
Car le grand roi de la nouvelle France
Dans ses états proscrivait la science,
Et ne voulait parmi les bons sujets
Que des dévots, des badauts, des laquais.
Plus loin, je vis mes amis les poëtes,
Tristes auteurs de pièces indigestes,
Qui recevaient pour quelques méchans vers
De la prison le désolant revers.
Je distinguai *Lebrun*, dont le génie
De ses amis relevait l'énergie ;
Auprès de lui j'entendis *Andrieux*,
Qui récitait ses contes ennuyeux ;
Rouget chantait sa belle marseillaise,
(11) *Parny* riait et *Ducis* (12) à son aise
Au bon Vien écrivait longuement
De très-longs vers faits très-péniblement ;
Monsieur *Laya* et son club litteraire
Nous racontait l'agréable manière ;
De *Legouvé* j'aimais fort l'entretien,
Il parlait peu, mais toujours parlait bien ;
On laissait seul l'admirateur *Despaze*, (13)
Pour savoir tout pénétré d'extase ;
Le lourd *Mercier* (14), quelquefois amusant,

Se répétait et parlait trop souvent;
Le grand *Labarpe*, en dépit de sa messe,
Seul, en un coin, pleurait dans sa détresse;
On ne crut pas à sa contrition,
Et le dévot à l'inquisition
Devait servir de première victime,
Le bonnet rouge était son moindre crime.
Chenier lisait l'éloquent Fénélon; (15)
(16) *Guyot*, les chats que dans plus d'un salon
Applaudissait l'ignorance profonde
De nos Frêlons appelés le beau monde;
Baour (17) siflait de peur d'être siflé;
Dans un discours bien obscur, bien enflé;
Le cher *Hoffman* 18, en s'admirant lui-même,
Citait ces vers dont la rudesse extrême
Etait au plus digne de figurer
Aux opéra qu'il nous fit endurer;
Le *Cousin Luc* enflâmé d'un beau zèle,
Près de *Parny* récitait la pucelle.
Leger lisait ses vingt mille couplets (19)
Et *Duviquet* composait des pamphlets;
Les rédacteurs de la prude décade,
Au ton trembleur et quelquefois bien fade,
En relisant leurs numéros transis,
D'être avec nous paraissaient bien surpris.
Dans nos prisons on amenait sans cesse
Des Jacobins de mille et mille espèces;
Car vous saurez que nos juges malins
Nous traitaient tous comme des jacobins. (20)
Je m'amusais de lire sur ces listes
Près de nos noms les vieux mots d'anarchistes,
Lareveillère et l'ami *Talleyrand!*
Des jacobins! c'était assez plaisant!
Le cher *Duval* traité comme *Antonelle!*
Le lourd *Treilhard!* . . . Enfin la kyrielle
Des beaux diseurs du parti mitoyen!
Hilarion, ce modeste chrétien!
Quoi! ces messieurs de l'affreuse anarchie
Sont partisans! quand par eux poursuivie
Ils ont toujours contre elle tant crié!

Ah ! c'en est trop, et le roi sans pitié
Se souvient peu de leurs nombreux services ;
A ses succès ils furent si propices,
Qu'il leur devrait réserver plus d'honneur.
Pauvre nigaud ! que je plains ton erreur,
Me dit alors un vieillard vénérable
Qui m'écoutait ; d'une faute semblable
Un roi prudent sait mieux se préserver
Et c'est ceux-là qu'il ne peut conserver.
Qu'un jacobin, franchement se découvre
Et que son cœur à tout le monde s'ouvre,
On craindra peu cet ennemi loyal.
Tout bonnement, du régime royal,
Il sait haïr le pouvoir qui l'opprime ;
Ennemi franc, il aura son estime.
Mais ces *frélons*, ces prudens *double-mains*,
Dont les détours voilent tous les desseins,
Aujourd'hui doux, et demain téméraires,
Tantôt cruels et tantôt débonnaires,
Se recouvrant de manteaux si divers
Et se roulant de travers en travers.
Crois-moi, ceux-là sont les vrais anarchistes,
Les jacobins doublement terroristes, (21)
Qui n'aiment rien que leurs individus,
Le roi fait bien, ils seront tous pendus.
On entendit cette phrase indiscrète,
Et du vieillard on blâma l'épithète :
La foule accrut notre confusion,
Et dans l'instant, cette discussion
Dans la prison devint très-générale ;
Chacun criait contre un si grand scandale ;
Mais le vieillard, avec entêtement,
Soutint toujours son avis fortement.
Les prisonniers bientôt se divisèrent
Et dans l'instant trois partis se formèrent ;
Dans le premier étaient les bonnes gens,
Assez peu fins, encore moins éloquens,
Républicains, peut-être, un peu farouches,
Qu'un long discours ne surprend ni ne touches,
Mais pleins de feu quand l'attrait des vertus

Vient éveiller leurs esprits abattus :
Pauvres, mais bons, sans esprit, mais sincères ;
Ils n'avaient pas les fringantes manières
De nos pantins aux chars éblouissans,
Mais ils étaient toujours compatissans.
L'AUTRE parti plus fier et plus habile,
Etait rempli de gens au brillant stile,
Parlant beaucoup, agissant à demi,
Vers le plus fort toujours humble et soumi ;
On y voyait nos faiseurs de gazettes,
Nos histrions politiques, adeptes,
Caméléons jouant sur vingt tréteaux ;
Souflant par-tout et le froid et le chaud ;
DANS l'autre était la gent systématique,
De l'institut la foule méthodique,
Tous les savans argumenteurs profonds,
Et de projets accoucheurs très-féconds.
JUGEZ, lecteur, l'admirable tapage,
Que produisit ce bizarre assemblage,
Chacun de nous mettait sur son voisin,
Tous les malheurs dont il était témoin ;
Les *doubles mains* à double grimace,
Aux bonnes gens reprochèrent en face,
Tout justement leurs nombreuses erreurs,
Leurs pas de clerc et leurs plates frayeurs.
C'est selon eux par la tourbe anarchique,
Qu'on fit au roi vendre la république.
Les lourds savans étaient d'un autre avis ;
Si leurs projets avaient été suivis.
L'égalité, cette mère féconde,
Depuis long-tems régnerait sur le monde;
Ils l'ont prouvé mathématiquement,
Quiconque en doute est un pauvre ignorant.
Nos bonnes gens écoutaient sans mot dire,
C'était un tort, mais ce n'était le pire.
Et que répondre à tous ces furieux ?
Les plaindre alors est ce qui valait mieux.
NOTRE vieillard enflâmé d'un beau zèle,
Pour terminer enfin cette querelle,
Nous fit à tous le discours que voici :

Quelle pitié me cause tout ceci !
Quoi ! lorsqu'ici même sort nous rassemble,
Nous ne pouvons y vivre bien ensemble !
Quoi ! je verrai des valets insolens,
Sots défenseurs d'imbéciles tyrans,
Nous accuser, lorsque leur perfidie
Aux ennemis a vendu la patrie !
Quoi ! vous osez, misérables fripons !
Vanter encor la foi de vos patrons !
Par vos *Scherer* la France dépouillée,
N'est-elle pas assez humiliée ?
Sachez vous taire, ou de vos directeurs
Je vais tracer les grossières erreurs ?
Oui ! c'est par vous, gouvernans imbéciles !
Que des Germains les conquêtes faciles,
Ont pour toujours détruit la liberté.
Auprès de vous le vice déhonté,
Seul fut admis, seul il eut votre estime !
Seul il vous fit marcher de crime en crime ;
On vit bientôt votre odieux pouvoir,
Des alliés causer le désespoir ;
Volés, trahis par de vils commissaires,
Ils invoquaient les armes étrangères,
Et *Suwarow* leur faisait moins d'horreur,
Que ce *Rivaud* leur causa de terreur.
L'émule heureux du héros d'Italie, (22)
Bravant l'excès de votre perfidie,
A du Piémont franchi tous les remparts
Et la victoire a sous ses étendards
Du fier Germain préparé la défaite ;
De ses succès, votre rage inquiète,
Redoutant trop l'éclat prêt à briller,
Par un *Rivaud* voulait l'humilier :
Mais le héros dédaignant votre rage,
Ne voulut pas achever son ouvrage.
Schérer bientôt, précédé du mépris,
Vole au milieu de nos soldats surpris,
Pour consommer l'affreuse boucherie
Qu'il méditait dans son ame abrutie.
Vous décrétiez de Naples les vainqueurs

Sur les avis du plus sot des voleurs ;
Vous dégoûtiez par mille platitudes
Des généraux que de longues études
A la victoire ont rendus toujours chers ;
(23) Et d'un *Trouvé* les vols et les travers
Ont devant vous toujours obtenu grace ,
Vous ne vouliez que des valets en place. . . (24)
Sachez au moins faire oublier ces torts
Par un aveu qui coûte moins d'efforts !
Votre *Schérer* et vos plats commissaires ,
Votre *Merlin* et ses vils émissaires ,
Avaient conçu dans leur dessein affreux
De nous trahir . le projet odieux.
Ils ont livré nos places sans défense ;
Ils ont vendu la malheureuse France ;
Et leur orgueil , dans sa lâche fureur ,
Des ennemis attendait la faveur ,
L'affreux pardon que n'eut jamais le crime ;
Les insensés ! ils comptaient sur l'estime ,
Sur l'amitié des rois , sur leurs bienfaits ;
Mais les tyrans ne pardonnent jamais
Et leur trépas fera bientôt connaître
Qu'en tous les tems on se défait d'un traitre....
  Mais , c'est assez , de leurs nombreux forfaits
Vous rappeler les odieux excès ;
De leurs remords je vois l'affreuse image
En traits de sang colorer leur visage.....
Le roi confond ici tous les partis ;
Nous serons tous ou pendus ou rotis.
  Ô mes amis ! oublions tant de crimes ,
Ainsi que nous ils en sont les victimes.
Soyons amis et mourons en français ,
Pardonnons tout. Loin de nous à jamais
Sachons bannir la haine et la contrainte.
Oui ! sur vos fronts l'indulgence est empreinte,
Contre le sort achons nous réunir ,
Embrassons-nous , apprenons à mourir.

  A peine , hélas ! ces douces accolades

Avaient rendu nos esprits moins malades,
Au roulement de plus de cent tambours,
On investit de toutes parts les cours,
De *Souwarow* deux odieux sicaires,
Bien entourés par dix noirs commissaires,
Au nom du roi très-chrétien, très-pieux,
Nous firent tous attacher deux à deux.
Deux mille hussards d'abord nous escortèrent,
Et vers *Grénelle* aussi-tôt nous menèrent;
Vingt confesseurs montés sur des tréteaux,
Nous exhortaient à mourir comme il faut.
On nous avait ainsi, par grande grace,
Très-saintement tous condamnés en masse,
Et nous marchions d'un pas tranquille et lent,
Au champ de mort très-courageusement.
Sur le chemin une foule importune,
N'osait hélas plaindre notre infortune,
Malheur à ceux que notre sort touchait!
Auprès de nous le boureau les liait,
Pour augmenter le nombre des victimes:
Ainsi le trône assis au sein des crimes,
Doit effrayer les peuples malheureux.
Tel est d'un roi le systême odieux!

Nous arrivons à ce champ de carnage,
Où de la mort s'offrait par-tout l'image,
Deux cents bourreaux attendaient le signal,
Pour accomplir du roi l'arrêt fatal.
D'un lourd prélat la harangue indigeste,
Au nom d'un dieu qu'en son cœur il déteste,
Vient nous prêcher sa ridicule foi,
Et nous vanter la clémence du roi;
Puis achevant sa morale maudite,
Il nous jetta sa vilaine eau-bénite,
Nous promettant le benoît paradis,
Si vers son dieu nous mourions convertis.

L'AFFREUX signal alors se fit entendre
Et les bourreaux commençaient à nous pendre,
Quand un ami vint par un doux réveil,
Faire cesser ce pénible sommeil,
Il me conta la crise salutaire,

Qui détruisit le pouvoir arbitraire,
De nos docteurs, diplomates suspects,
Dont les détours cachaient les noirs projets.
De mon sommeil abjurant le mensonge,
Je vis alors que ce n'était qu'un songe.
La vérité de ses illusions
Vint dissiper les folles visions.
Dans l'avenir la France florissante,
Me faisait voir la liberté puissante.
Je vis par-tout les trônes dispersés,
Sous leurs débris les tyrans renversés,
Grace au courage, à la mâle énergie,
Qui délivra notre heureuse patrie,
De ces fripons obscurs conspirateurs,
Chefs insensés d'un monde de voleurs.
A mon ami, de mon rêve effroyable,
Je fis pourtant le récit lamentable.
Tel est, dit-il, la trop commune erreur!
Chacun espère en ce commun malheur,
D'un roi puissant éviter la vengeance;
Sur l'avenir il est sans défiance.
  RÉPUBLICAINS, si vous vous divisez,
C'est l'étranger que vous favorisez,
Soyons unis et la France puissante,
Sera bientôt heureuse et triomphante.
Philippe est-là, marchons braves français,
Chassons Philippe et disputons après.

NOTES.

(1) Ce serait à ne pas finir, si je voulais m'arrêter à chacun des anneaux de la longue chaîne de crimes qui, depuis le 18 fructidor, tombe jusqu'à nous, sans vide et sans interruption. Pour compter tous leurs forfaits, il faudrait compter tous leurs actes. Je vous prie seulement d'examiner en masse la politique et l'administration des gouvernans et de me dire si, dans le cas où ils recevraient leurs places de l'Angleterre, où M. Pitt aurait l'initiative de leurs délibérations, ils se conduiraient autrement; en un un mot, s'il serait possible d'exécuter d'une autre manière une conspiration qui tendrait à dépouiller la République de ses forces extérieures et intérieures, pour la mettre dans l'indispensable nécessité de recevoir, aux conditions qui auraient été convenues d'avance, la loi, la paix et le retour de l'ordre de la main de l'étranger. (*Essai sur la nature et les divers agens de la conspiration présente*, page 126)

(2) Rien n'est plaisant comme la bonhommie du ministre poëte, qui nous assure gravement que, par suite des corrections faites dans les rimes d'Hoffman, *Adrien* n'est plus Empereur, le triomphe qu'on lui décerne, n'est plus un triomphe et les couronnes qu'on lui présente, ne sont point des couronnes : Il faut être d'un bien bon caractère pour entendre ces nigauderies-là sans pitié, et il faut avoir un bien tendre attachement pour le César couronné, lorsqu'on donne trente mille francs pour nous endormir avec ces platitudes. — Ministres de la république ! faites au moins jouer des pièces républicaines, puisque vous les payez aux dépens de l'Etat.

(3) Si les armées ennemies eussent pénétré en France, leur premier mot eût, sans doute, été pardon et amnistie; c'est ainsi qu'on endort les bonnes gens; mais laissez-les s'assurer de leur triomphe; laissez-les devenir puissans, vous verrez ce que c'est que la promesse des rois. Alors, de nouveaux Jeyffreys couvriront la France d'échafauds.. . . . des rois ! des nobles ! et sur-tout des prêtres ! se

vengent tôt ou tard. — Riches ! ils vous feront pendre pour s'emparer de votre or ; Acquéreurs de biens nationaux ! ils vous pendront par amour de dieu ; Républicains ! ils vous pendront, car ils vous craignent ! Savans ! ils vous pendront, car ils détestent la philosophie et vos lumières, et vous tous malheureux artisans, pauvres cultivateurs, ils vous traîneront à leurs chars et leur verge de fer vous tiendra courbés et avilis sous leur pieds.

(4) Je ne sais si les banquiers qui ont porté de l'argent au directoire (il est vrai à un joli intérêt) s'imaginent que, dans le cas d'une contre-révolution, on les laissera paisibles possesseurs de leurs hôtels, de leurs millions et de leurs maîtresses ; qu'ils se désabusent, ils ont un titre à la haine des rois, c'est leur argent. Il faudra bien que sa majesté récompense ses fidèles serviteurs, et c'est la bonrse des riches qui en fera les premières avances ; il faudra ensuite venger ces chers émigrés de ceux qui ont acheté les biens de l'église et les châteaux de la noblesse, et la tête des banquiers sera le premier haulocauste expiatoire de tant de crimes de lèse-majesté.

(5) On remarque, non sans étonnement, que nos nouveaux enrichis sont d'un royalisme qui serait insultant, s'il n'était pas si ridicule. Ils croient, sans doute, en affectant ces airs qui sont devenus du bon ton, nous abuser sur l'origine de leur fortune. Entendez-les parler : la grossièreté de leur langage, la gauche afféterie de leurs grosses moitiés, vous apprendront bientôt que ces belles dames, malgré les dorures de leurs boudoirs, l'élégance de leurs chars et les larges dentelles dont elles se couvrent, ne sont autre chose que des servantes de cabaret ou des herbières de la halle.

(6) Qu'un enthousiaste, à l'égal de tant d'autres, se fasse le messie d'une nouvelle croyance, je ne vois-là rien d'extraordinaire ; tant de fous ont voulu être chefs de secte !

Mais qu'un homme revêtu d'une des premières magistratures d'une grande république, choisisse des tems où des ennemis nombreux la menacent de toutes

parts, pour s'amuser à ces petits drames religieux; c'est un sot qu'il faut bien vîte envoyer dans ses *sabats* ridicules. Illustre Grégoire ! partagez vos loisirs entre les antiquaires de l'institut et les pagodes de votre catholicisme; à vous le maître, votre tems vous appartient et puissiez-vous devenir le patriarche d'une nouvelle Jérusalem, cela me sera fort indifférent, car j'estime autant le prêtre noir des romains que le prêtre blanc des théophilantropes. — Bonnes gens ! consultez l'oracle de *Delphes* ? écoutez celui de *Chalchas* ? ils vous donneront toujours des énigmes à deviner.

(7) Quelques tems après fructidor, les patrons de la dictature du Luxembourg eussent bien voulu que l'auteur prêtât sa complaisante plume à leurs admirables projets. Malheureusement l'argent et les faveurs ne le séduisirent pas. Qu'eût-il pu écrire pour eux ? les ouvrages faits pour de l'or sont si lourds ! jugez-en, lecteur, par les longues pages du rédacteur, les froides plaisanteries de l'ami des lois et les manifestes de Bailleul.

(8) Si l'on en juge par l'audace des meneurs de la déchirure constitutionnelle du 22 floréal, par le rapport de Bailleul sur la *grande* conspiration de la *terrible* anarchie et le triage audacieux des représentans du peuple, on reconnaîtra, par les valets, à quel point d'insolence étaient parvenus les maîtres.

(9 Et que faut-il encore à ceux qui demandent des preuves de la trahison des directeurs ? Les lits de justice d'un Trouvé et la perfide hauteur avec laquelle il a baffoué les républicains dans la Cisalpine, son autrichien *Adelasio*, choisi par lui, chassé par Brune et remplacé par Rivaud, son *Pioltini* honoré des mêmes suffrages ; -- l'accusation de Championet, les trigauderies de leur Schérer ; -- les rapinades de la Suisse, l'insolence d'un Schauwbourg ; -- la vente de nos magasins, de nos arsénaux ; la fortune scandaleuse des fournisseurs : En est-ce assez ? les détails de tant d'atrocités, qui rempliraient dix volumes, sont devenus fastidieux à force d'être connus ; et cependant les voleurs jouissent du prix de leurs trésors, leur insolence su-

perbe insulte toujours à la misère publique; -- l'espérance odieuse se lit encore sur leurs fronts !. -- Ah ! renoncez à voir renaître l'enthousiasme et l'esprit public tant que les corrupteurs inonderont tous les canaux de la société !

(10) Rien n'est plaisant comme ce Prudhomme avec l'importance ridicule qu'il veut attacher à son nom, (voyez son prospectus) anciennement signataire d'un journal hardi; il s'identifie avec les talens de ceux qui le composaient, et, dans sa délirante extase, il a cru être assez fort pour écrire lui-même. Spéculateur typographique, l'argent qui fut toujours le dieu de ses pensées, lui inspira le volumineux extrait mortuaire des victimes dont il a chanté la défaite et préconisé les bourreaux. Le petit homme a mis son grand nom à la tête de cette nomenclature de morts, et distribuant hardiment la louange et le mépris, il a signalé ce début par un espèce d'avant-propos, où, dans son patois inintelligible, il s'efforce, comme un énergumène, d'étaler les grands mouvemens de sa stupide éloquence.

Le cher homme qui avait signé l'apologie du 2 septembre et autres petites gentillesses pareilles qu'il n'avait sûrement pas comprises, s'arme tout-à-coup de la lance patriotique pour exterminer ce qu'il appelle *lui* des terroristes, et, du haut de sa tribune de la rue des Marais, il leur lance ses barbarismes terribles. La pitié avait fait justice du barbouilleur et il s'était jetté dans une fourniture d'hôpitaux. Déjà on ne pensait non plus à son livre qu'à lui, quand tout d'un coup il s'élance dans l'arène et un nouveau journal paraît sous le poids de son nom : lisez ce *voyageur*, il est éloquemment bouffon, plaisamment sérieux et d'une pureté de stile qui ferait honte à Cadet-Roussel.

(11) L'admirable auteur de *Manco - Capa* et tant d'autres *peseurs de diphtongues*, d'une capacité aussi immense, sont admis à l'institut et Parny n'en est pas encore !.. Serait-ce la *guerre des dieux* qui lui aurait valu cet oubli ? On assure qu'il y a dans l'institut des consciences que le poëme de Parny à effarouchées,

qu'il doit à ce poëme la disgrace du savant aréopage, et qu'en se disant :

« *Comme avec irrévérence*,
» *Parle des dieux ce maraud-là* ».

Ils ont préféré *Manco-Capa*; mais il y a dans cette société des hommes trop au-dessus de ces petites considérations et je me plais à croire qu'ils rendront plus de justice à notre *Anacréon français*, en s'honorant par un choix qu'il a si bien mérité. L'auteur même de *Manco* le solliciterait et :

« *Je crois de ce bienfait Manco Capa-capable* ».

Hélas ! l'auteur de ce vers admirable est mort ; c'est une grande perte pour les lettres ! le bon dieu lui fasse paix.

(12) Rien ne m'a étonné comme la manière dont le poëte Ducis débite ses vers ; on ne saurait mieux faire pour les rendre longs et obscurs. J'estime Ducis, il est bon ami, bon citoyen, mais je trouve ses épitres furieusement longues et par fois bien prosaïques et je l'invite à mettre moins d'affectation dans son débit.

(13) Cet intrépide auteur des *cinq hommes* est d'une intrépidité admirable dans la haute opinion qu'il a de ses talens ; un certain ton dogmatique, un stile doctoral, sont les caractères distinctifs de ses petites productions. Il veut décider en arbitre souverain des réputations ; Eh ! monsieur Despaze songez à la votre ?

(14) Mercier prend une peine si grande pour être original, qu'elle lui mérite des éloges. C'est le plus abondant compilateur d'idées que nous ayons : il colporte de journaux en journaux, des articles qui sont quelquefois plaisans, mais plus souvent lourds et déplacés ; c'est une des girouettes qui ont été poussées par tant de vents contraires, qu'il est difficile de connaître celui qu'elles veulent indiquer.

Il vient encore de faire une gaucherie à la séance de l'institut, en compromettant cette savante assemblée d'une manière facheuse.

Jamais rien ne l'arrête,
Il brave des sifflets la bruyante tempête,

Il veut par un juste tribut,
Célébrer Caton qu'il admire,
Mais hélas ! son Caton expire,
Malgré le savant institut,
Au milieu des éclats de rire.

(15) Les hymnes républicaines de Chénier, son épitre sur la calomnie et quelques-unes de ses tragédies seront toujours le désespoir de ses envieux. Entendez-vous M. Despaze, M. Fouvielle etc. ?

(16) Le poëte Guyot des herbières avait déclamé, dans quelques coteries littéraires, son poëme des *chats* avec tant de chaleur que des éloges avaient tourné sa pauvre tête. . . . Des fragmens de cet ouvrage sont imprimés et l'illusion s'est dissipée si complettement qu'on ne se ressouvient déjà plus s'il exista un poëme des *chats*.

(17) Le terrible *Baour-Lormian*, auteur d'une traduction de la Jérusalem délivrée, a lancé dans le public de si terribles satyres que ceux qu'elles attaquaient, en ont été un moment effrayés ; mais lorsqu'on les a lues, on a trouvé que la langue française était encore la plus maltraitée par notre Boileau moderne et tout s'est confondu dans un profond oubli.

(18) Cicéron disait : Je suis éloquent, et il le prouvait. Hoffmann nous assure qu'il est bon poëte ; reste à en fournir la preuve ; mais, en attendant, qu'il nous épargne ses avis distribués avant qu'on puisse siffler ses opéra, et qu'il n'injurie plus ceux qui ne sont pas de son avis (lisez le journal des Spectacles).

(19) C'est un des héros de la coterie du vaudeville ; Qu'on admire tant qu'on le voudra le bel esprit, les subtiles épigrammes de ces messieurs ; que les caillettes de Paris s'extasient sur ces couplets divins, cela ne prouve autre chose, sinon que le goût est usé, et qu'il faut l'irriter par des pointes ; Agamemnon, Epicharis, Ophis, sont déserts, et les énigmes du vaudeville attirent la foule, j'en suis bien aise pour les entrepreneurs de ce spectacle, car il aiment l'argent ; mais je préférerai toujours *Legouvé*, *Lemercier*, *Picard*, *Colin*, &c. à la douzaine d'auteurs du vaudeville, ac-

couchant péniblement de la caricature de Voltaire ou de Piron.

(20) Entendez les émigrés purs, ils ne distinguent en France que deux partis: les jacobins et les royalistes; ainsi criez tant que vous voudrez, que vous n'êtes pas jacobins, vous n'en serez pas moins pendus, vous tous qui avez fait quelque chose pour la république. Abjurez donc toutes ces désignations absurdes et les nuances qui vous distinguent; chacun est républicain à sa manière, selon la force de son caractère et la différence de ses affections; arrivons au but et ne nous irritons plus de ce que d'autres choisissent différentes routes qui les y conduiront ou plus vîte ou plus lentement.

(21) Je suis assez de l'avis de mon vieillard, voyez les Bourdon-le-rouge, André Dumont, Duviquet, Carnot, Merlin, et cette foule de misérables qui se vendirent toujours à toutes les terreurs, préconisèrent toutes les persécutions et favorisèrent les tyrannies; le nombre en est infini. Mais ils sont aisés à connaître; républicains, redoutez plus cette canaille-là que les Mallet-du-Pan!

(22) Ce fut à l'époque où la bande commissariale porta en Italie ses brigandages et ses insolences que le modeste Joubert se retira de l'armée. Si ses plans eussent été suivis, nos armées auraient déjà fait trembler la coalition. Il voulait attaquer avant l'arrivée des Russes, alors il eût défait les hordes autrichiennes et renversé bientôt cette foule de machines que conduisait le fanfaron du nord. Mais les directeurs qui attendaient sûrement cette occasion pour se défaire de nos armées et livrer la république qu'ils avaient vendue, forcèrent Joubert à donner sa démission et le remplacèrent par leur digne ami, l'*honnête* Schérer. On sait ce qui s'est passé depuis; et l'on demande des preuves de la trahison de notre triumgueusat.

Joubert! c'est à ton génie à réparer tant de maux; les républicains ont les yeux sur toi, ils en attendent de grandes choses. Tu sauras bientôt ramener

la victoire sous nos drapeaux et la terreur chez nos ennemis.

(23) Qu'on lui fasse donc dire une fois combien d'argent monsieur le chevalier Micherou, ambassadeur de Naples, lui à compte à Milan, pour ses belles gentillesses dîplomatiques.

(24) Les papes ont toujours aimé les pauvres d'esprit et le royaume des cieux leur appartient. Un royaume ! le paradis assuré par le mage la Reveillère à ses adeptes, tout cela s'explique en songeant à Faypoult.

De l'Imprimerie de F. HOLLIER, rue des Vieux Augustins, n°. 291 et 41, maison du Maréchal.